



SEANCE DU 03 novembre 2015.

Restitution de l'intervention de :
Philippe Gabriel, Philippe Mengue et Frédéric Monier
Modérateur Jean-Robert Alcaras
Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, André, Gilles et Roland.

TITRE : Table ronde d'introduction du thème de l'année :
LA MEMOIRE ET L'OUBLI

Jean-Robert Alcaras : Bonsoir, bienvenue à cette table ronde introductive au thème de l'année que vous avez choisi, les auditeurs, les adhérents de l'année dernière. Ce soir donc nous vous proposons une table ronde introductive à laquelle nos sympathiques collègues et amis ont accepté de participer ce soir, moi je vais juste me contenter de lancer la table et de l'animer ; je vais donc vous les présenter.

Hervé Castanet, psychanalyste, initialement prévu, a eu un empêchement et n'a pas pu se joindre à nous, j'ai donc sollicité au dernier moment **Philippe Gabriel** qui n'est pas psychanalyste mais qui est maître de conférence ici à l'Université d'Avignon en sciences de l'éducation et psychologue de formation ; en tout cas il me semblait fondamental que dans cette introduction à la question de la mémoire et de l'oubli l'aspect psy, que ce soit psychanalytique ou psychologique, même si ce n'est pas exactement la même chose, que cet aspect soit forcément représenté dans cette table ronde d'introduction. Je remercie beaucoup Philippe d'avoir accepté parce que, il pourra en témoigner, je lui ai téléphoné samedi matin pour obtenir son accord et donc il a très gentiment accepté de remplacer Hervé Castanet un peu en catastrophe. Merci beaucoup à lui.

Ensuite je vais à l'extrême gauche, n'y voyez pas de connotation politique... surtout que pour vous c'est l'extrême droite ! donc **Frédéric Monier** que vous connaissez notamment pour ses interventions ici à au moins deux ou trois reprises durant les années passées et peut-être aussi pour les multiples écrits : livres, articles, publiés, qui est donc ici à l'Université d'Avignon professeur d'histoire contemporaine et bien sûr, sur la question de la mémoire et de l'oubli l'aspect historique me semblait absolument incontournable et donc Frédéric a accepté d'évoquer les questions relatives à la mémoire et à l'oubli du point de vue de l'histoire.

Et enfin je termine par le centre, centre droit centre gauche ! Donc **Philippe Mengue** que vous connaissez car il intervient ici depuis de nombreuses années et qui est philosophe ; et évidemment la question philosophique ne pouvait pas ne pas être évoquée dans cette introduction et qui va d'ailleurs assurer son premier cours dès la semaine prochaine mais aujourd'hui il est juste là pour représenter un point de vue philosophique qui est un point de vue pour Philippe toujours très personnel, argumenté et construit, et Philippe, je ne l'ai pas dit lors de sa présentation, est un des nombreux disciples de Gilles Deleuze.

Donc ça c'est pour la petite présentation d'usage ; je ne vais peut-être pas relire le texte que nous avons essayé de pondre sur ce sujet, vous avez tous ou presque tous eu les plaquettes de présentation qui, si nécessaire, sont toujours accessibles sur le site de l'université populaire. Des versions imprimées devraient être à disposition à partir de la semaine prochaine. Le texte de présentation a été écrit à plusieurs mains, nous étions 5 à coécrire ce texte ; cela n'a pas été facile, Muriel s'est lancée d'abord, j'ai repris en seconde main, tout le monde a collaboré afin d'arriver à quelque chose qui soit honnête ; quand vous le lirez, vous pourrez constater que effectivement nos auditeurs ont du goût parce qu'ils ont choisi un thème qui est extrêmement complexe et qui mériterait très probablement non pas une année mais des années entières de réflexion, d'argumentation de contre argumentation et de débat.

Alors pour ce qui est de la table ronde de ce soir, nous avons décidé de procéder d'une manière relativement simple et comme toute table ronde si ça fonctionne, et en général ça fonctionne, à partir d'un petit découpage prévu au départ, la discussion va prendre, et nous ne contrôlerons plus rien !... Je souhaite en tout cas que la discussion prenne entre les membres de la table ronde et aussi, grâce à ce micro, nous pourrions éventuellement laisser la parole à la salle.

Donc dans un premier temps je vous propose de commencer à aborder la question des définitions, définitions de la mémoire et de l'oubli, comment chacun des intervenants présents ici ce soir envisagent ces notions du point de vue de leur discipline, mais ils ne sont pas obligés non plus de rester enfermés dans leur discipline ; voilà le premier point de cette table ronde.

Philippe Mengue, la philosophie. Il y a un petit problème de méthode, je ne vais pas répondre à la question qui m'est posée, comme d'habitude ! Vous y êtes habitués, car pourquoi commencer par une définition puisque finalement ce qu'est la mémoire ou la définition qu'on peut en donner ce sera au terme de nos recherches qu'on y arrivera ou qu'on n'y arrivera pas. Donc si on me demande de la définir en premier c'est comme si on avait déjà fait tout le travail ; par contre évidemment pour faire plaisir à Jean-Robert qui nous demande une définition il veut dire certainement, il sous-entend une définition signalétique au niveau d'apparences, des traits comme ça empiriques qu'on peut relever.

Alors cette définition signalétique ce n'est pas la peine que je vous la donne puisque vous savez tous ce que c'est que la mémoire et l'oubli, vous en avez fait l'expérience, vous l'avez vécu, le problème c'est de savoir qu'est-ce qui se passe un peu et puis alors surtout il y a de tels domaines, multiples et hétérogènes que pour arriver à donner une définition commune c'est très difficile ; on va voir les domaines tout à l'heure lors de la seconde question. Ce qui d'emblée, par rapport à une définition, pose problème on peut dire le plus simple au minimum, c'est de garder un état de la mémoire en tant qu'elle est la garde, la conservation d'un état, comme cet état est conservé ça veut dire qu'il est passé donc c'est la conservation du passé, au minimum et encore passé je pense que ça pose énormément de problèmes, pourquoi ? Et bien tout simplement parce que comment on peut conserver le passé ? S'il est conservé il est le présent et il n'est plus le passé et s'il est passé et bien il n'est pas conservé. Donc vous voyez la simple définition comme ça au niveau du sens commun, courant, conservation du passé ça nous pose des abîmes de problèmes : comment le passé peut-il être conservé ? On verra peut-être toutes les difficultés qu'il y a autour de ça, voilà.

Frédéric Monier, l'histoire. J'aurais voulu être d'un secours quelconque mais malheureusement les historiens n'ont pas de définitions, ils les empruntent ; on les a empruntées successivement à d'autres courants, d'autres disciplines. Jusqu'aux années 1980, c'est assez récent une trentaine d'années, la question de la mémoire et de l'oubli n'est pas une question centrale en histoire. On fait de l'histoire, c'est d'ailleurs le titre d'un livre collectif très célèbre publié en 1974, dans ce livre collectif il n'y a rien, il n'y a pas une entrée consacrée à la mémoire ; évidemment pas d'entrée non plus consacrée à l'oubli.

Donc la question est lancée, après, dans les années 1980, c'est l'autre grand livre collectif *Lieux de mémoire* dirigé par Pierre Nora et là, tout d'un coup, on se retrouve avec « *des mémoires collectives* » écrivent un certain nombre de gens et Pierre Nora et *Le silence de la mémoire* c'est le titre d'un beau livre de Nicole Lapierre sur les juifs de Plock. Alors les mémoires collectives ça veut dire qu'on emprunte implicitement ou explicitement à la sociologie, on emprunte à Maurice Halbwachs dans *Les cadres sociaux de la mémoire* pour essayer de définir un petit peu ce qu'on veut faire mais qui est en même temps quelque chose de très ambigu, parce que soit on parle de la manière dont finalement les ensembles sociaux influent sur les mémoires individuelles, les forme ou les informe, soit on affirme de manière plus radicale peut-être que les groupes sont capables de remémoration donc une fonction, une force qui fait qu'ils peuvent rappeler aux individus certaines représentations du passé.

On ne pose pas les choses de manière aussi radicale que la conservation, mais il y a quand même des tensions entre nous, entre historiens, sur d'une part qu'est-ce que l'on entend par mémoire collective et d'autre part sur l'utilité que cela a en histoire. Il y a un certain nombre d'historiens dans les années 1990, encore, pour dire que c'est la mémoire contre l'histoire selon un article de François Bédarida publié en 1993 dans la revue *Esprit*. Et il n'était pas hostile en même temps à l'idée d'une histoire contemporaine très récente donc c'est pas la question du type d'histoire que l'on fait et jusqu'où on fait l'histoire jusqu'à nos jours, mais tout simplement qu'est-ce que l'on fait de la mémoire, qu'est-ce que l'on fait des témoignages, en particulier cette question-là n'est pas tranchée.

Et finalement, en un sens je dirais que c'est grâce aux philosophes, et en particulier à Paul Ricœur, que la question de la mémoire est reposée par les historiens à la fin des années 1990, au début des années 2000. C'est ce livre qui, pour nous et pour nos étudiants, est quand même une référence, le livre de Paul Ricœur sur *La mémoire, l'histoire, l'oubli* publié en 2000 et c'est à partir de ce moment-là d'une certaine manière, qu'est admise l'idée de faire une histoire de la mémoire, mais une histoire de la mémoire collective, une histoire culturelle, sociale, politique, quelquefois de la mémoire collective ou de mémoires collectives de certains groupes ; une sociologie historique de la mémoire. Il y a toute une série de livres que l'on pourrait mentionner mais là encore on n'est pas maître des définitions, les définitions on va les chercher, on est souvent en histoire assez opportuniste. Ce sont des définitions que l'on va chercher et qu'ensuite on essaie d'éprouver, de mettre à l'épreuve de nos recherches de terrain et qui ne font pas non plus l'unanimité en histoire, parce que le rapport entre histoire et mémoire est un rapport compliqué et qui suscite des tensions.

Philippe Gabriel, la psychologie. Bonsoir à toutes et à tous, vous n'avez pas de psychanalyste ce soir j'espère que vous ne serez pas trop frustrés, je vais commencer comme un psychanalyste ; d'où je pars ? C'est une approche qui est scientifique, qui se réclame de la science, qui va combiner une pluralité de méthodes pour essayer de cerner ce phénomène, ces mécanismes à l'œuvre quand on parle de mémoire, des pluralités de méthodes qui vont aussi bien de la clinique psychologique à l'expérimentation, à des études analytiques où l'on va combiner un certain nombre de travaux.

Les psychologues évidemment sont tentés de se dégager de la spéculation philosophique c'est ce qui a fait un peu leur « marque de fabrique », en tout cas à un moment on a voulu se distancier de la spéculation philosophique en psychologie. On a œuvré en essayant de rassembler un certain nombre de faits, de réaliser un certain nombre d'expériences ; le premier, je ne peux pas m'empêcher de faire cette référence historique c'est Hermann Ebbinghaus 1885 c'est vraiment celui qui va être le père des travaux sur la mémoire. A partir de là on va commencer à se rendre compte que parler de mémoire c'est parler d'un système complexe qui ne se limite pas à du stockage, c'est un système qui passe, qui associe déjà des phénomènes de réception, percevoir

l'information, recevoir l'information, ce qui distingue la perception de la réception de l'information c'est son codage parce qu'il n'y a pas de réel en soi. En soi il y a des représentations du réel, donc comment ce réel extérieur devient quelque chose que nous incorporons, phénomène de collage ; oui il y a la question du stockage, l'information en mémoire, comment va-t-elle se déplacer, se transformer, si elle se transforme, s'organiser, se modifier et comment va-t-on extraire l'information que nous avons en nous ? C'est tout ça la mémoire, ça commence donc de la réception en passant par le stockage pour aller jusqu'à l'extraction de l'information.

Donc vous comprenez, dès lors, que parler de mémoire c'est parler aussi du lien avec un certain nombre de processus mentaux autres, tels que la perception, l'attention, je ne vais pas trop développer maintenant, mais concernant l'attention : quelle attention on va consacrer à un phénomène ? Cela aura des conséquences sur le souvenir que l'on pourra en avoir ; c'est évidemment les questions d'apprentissage, les travaux d' Ebbinghaus sont cités aussi bien quand on parle des questions d'apprentissage que des questions de mémoire ; c'est aussi la création, cela a été dit par le premier intervenant : on crée aussi en fonction de ce que l'on a en soi, mais c'est également en rapport avec les émotions, également en rapport avec le stress, avec le trouble psychologique, les pathologies et autres problèmes de mémoire, c'est en lien évidemment aussi avec un certain nombre de situations sociales.

Un processus complexe, un processus aussi « à part entière », processus à part entière parce que la mémoire, on voit qu'elle est sélective, elle va se limiter à certaines choses, à certains types d'informations et pas à d'autres, on s'interrogera pourquoi ; c'est également un processus d'organisation : les choses s'organisent en mémoire, après Ebbinghaus un autre auteur que j'apprécie particulièrement, c'est Bartlett dans les années 30 aux États-Unis, qui va montrer comment des éléments d'histoires racontées à des personnes, en l'occurrence à des étudiants (car on prend souvent des étudiants comme cobayes en psychologie) : on leur raconte une histoire, en fait c'est pas vraiment une histoire, ce sont plutôt des éléments d'histoire, un patchwork de petites scènes, et puis Bartlett va constater que tous ces sujets vont avoir tendance à tisser un lien, une trame pour mettre ces éléments de patchwork ensemble, pour leur donner une espèce de sens. Donc organisatrice, mais rigide, il y a des choses qui sont en mémoire que l'on retrouvera telles qu'elles après un certain temps, une conservation en l'état.

Il y a une variabilité aussi avec la mémoire, ce sont les capacités qui dépendent des personnes et des circonstances ; ce sont des personnes qui sont capables de se souvenir, un de ceux qui a mis en évidence ces personnes avec de très grandes capacités, c'est un psychologue russe qui s'appelait Gloria, avec un individu qui avait une mémoire absolument gigantesque, qui travaillait pour avoir cette mémoire, et puis d'autres, qui peuvent avoir beaucoup de mal à se souvenir d'un certain nombre de choses : comme moi par exemple, et qui quand on lui dit que le cours est à 18h30, vient à 17h30 !

Et puis la mémoire c'est aussi un processus sous influence parce que l'on a confirmé ce que Freud avait pu mettre en évidence en son temps, on l'a confirmé dans d'autres dispositifs qui sortent de cet ensemble qu'est la psychanalyse, ensemble un peu fermé, difficile pour l'approche ; il y a des relations entre des psychologues qui semblent développer une approche plus scientifique et les psychanalystes, c'est pas toujours évident mais ça arrive... Et donc on a pu mettre en évidence le fait que nos buts, nos motivations cela va se traduire dans les souvenirs qu'on évoque.

Les techniques d'amélioration de la mémoire, c'est aussi une preuve de cette capacité que l'on a à influencer la mémoire, ce sont nos pratiques de consommation : c'est l'alimentation, notre consommation d'alcool, de stupéfiants, qui va intervenir sur notre capacité à nous souvenir. Vous avez probablement entendu parler du « trou de mémoire alcoolique » c'est une chose assez considérable ; et puis c'est l'environnement, la fatigue, le stress, la familiarité avec les sujets. Voilà ce que je pouvais dire en quelques mots sur comment le psychologue appréhende la mémoire.

JRA : Alors peut-être juste avant d'aborder le contrepoint à travers la notion d'oubli dont on n'a finalement pas beaucoup parlé est-ce qu'il y a des réactions à ce qui a été dit, la spéculation philosophique ne réagit pas ?

PM : Si, si la spéculation philosophique va s'enclencher, elle va s'enclencher d'une autre façon c'est pas sur la définition ou la présentation d'une discipline qui constitue des savoirs et des savoirs qui essaient d'être scientifiques, bon très bien ; mais la philosophie n'a pas grand-chose à dire là-dedans, si ce n'est de se pencher sur le problème épistémologique.

PG : Oui, ce n'est pas une attaque soyons clairs ! C'est simplement pour clarifier les choses en termes d'approche ; ceci étant on est au pays de Descartes, et c'est le cartésianisme, nous sommes en France et en Europe ; en Europe on a aussi des traditions un peu différentes. Je pense à nos amis allemands qui utilisent, c'est de la sociologie des sciences là, qui n'ont pas n'ont pas banni complètement la philosophie de la réflexion dans les sciences humaines, au contraire. Mais, souvent on le voit en sociologie, notamment la philosophie joue un rôle tout à fait éclairant parce qu'elle interroge effectivement les définitions, un certain nombre de propos, à bon escient.

FM : Oui, même remarque, quand je faisais référence aux travaux de Paul Ricœur. Évidemment, c'est une référence ici philosophique fondamentale pour les historiens, il n'y a pas d'histoire de la mémoire ou pas de prétention, je dirais à une étude historique et scientifique des processus mémoriels collectifs et en particulier des collectifs du passé si nous, de notre côté, du côté des sciences humaines et sociales on n'a pas d'appui épistémologique. Le travail de Ricœur, je ne suis pas tout à fait qualifié, à côté de mon voisin, pour parler de Ricœur, mais le travail de Ricœur, puisqu'il n'y a pas eu de phénoménologie de la mémoire ; mais en même temps un travail d'épistémologie de l'histoire au carrefour des deux choses, donc ici la démarche scientifique ou le caractère scientifique de la démarche, c'est-à-dire la prétention à la vérité n'est pas déliée complètement, mais au contraire adossée à des positions philosophiques. Alors ensuite il y a un débat, et c'est bien normal, nous sommes là pour ça.

PM : Pour ce qu'on vient d'aborder, dans le livre de Ricœur, qui est effectivement un livre fondamental (*la mémoire, l'histoire, l'oubli*) sur cette question mémoire oubli, il y a histoire, et il montre bien ce que vous venez de dire, qu'il y a un concept spécifique qui est apparu, qui est celui de mémoire. Alors évidemment on peut dire que l'histoire, que l'historien, construit une mémoire, fait la mémoire de telle époque, tel événement, etc...Qui nous aide à en conserver, à en avoir la mémoire, mais cela reste un travail au niveau de l'historien, cela n'est pas un concept spécifique, le concept spécifique de mémoire qui apparaît récemment dans les années 1980/1990. Ce qui est intéressant dans le livre de Ricœur, c'est qu'il essaie de le conceptualiser, il essaie de le prendre en considération dans son autonomie et c'est une mémoire qui est différente de la mémoire au sens psychologique, en tant que faculté de l'esprit, de remémoration, vous ne dites pas l'esprit en psychologie, vous dites le psychisme, je peux dire l'esprit ? Bon, faculté, reminiscence, ressouvenir, restituer quelque chose que l'on a appris, là la mémoire se distingue aussi de la mémoire au sens psychologique.

Donc cela nous fait déjà trois domaines :

- Le domaine de l'historien,
- Le domaine de la mémoire, en tant qu'elle est étudiée par le psychologue,
- Et ce nouveau concept de mémoire en tant que mémoire collective qui est faite pour aller...

Je déborde on n'est plus dans la définition, cette mémoire n'est pas du côté de la vérité que tente d'obtenir l'historien, ce n'est pas en terme de véracité que se pose le problème de la mémoire, c'est le problème de l'historien d'essayer de nous faire, de nous donner le récit le plus véridique, le plus fidèle, le plus proche. Mais la mémoire n'est pas une question de vérité, c'est une question de fidélité, ce n'est pas pareil, être fidèle à un événement, question de fidélité, de commémoration, on peut commémorer des événements qui n'ont peut-être pas, aux yeux de l'historien, existé ou en tous cas pas existé comme on le croit etc, etc... Donc il y a un conflit possible entre la mémoire et la science historique, la mémoire au sens que l'on vient de donner et pour Ricœur, ces distinctions et ces conflits sont étudiés avec beaucoup de soins et de pénétration. On a fait de réclame pour Ricœur.

JRA : Sur l'histoire, juste une question pour relancer et après on va passer à l'oubli, quoique c'est aborder la même question mais à l'envers.

FM : C'est la même chose, on est bien d'accord, en histoire quand je disais tout à l'heure qu'à partir des années 1980/1990, la question de la mémoire, qui est une question sociale (et politique PM) et politique, elle l'a toujours été plus ou moins, mais elle se repose politiquement de façon un peu différente : c'est une question culturelle avec des seuils de sensibilité qui changent, nos cultures changent, nos seuils de sensibilité changent aussi. Qui dit remémoration dit aussi projection d'un avenir, on se projette vers l'avenir de la même façon, de façon cohérente avec nos activités de rétrospection vers le passé.

L'oubli resurgit aussi dans les questions de l'historien, à partir des années 1980/1990, et il surgit avec une dimension politique forte, comme liée à des phénomènes de spoliation, de dissimulation et de secret. Donc il est surtout lié à une appréhension de ce que l'on pourrait appeler des mémoires, alors je n'ose pas le dire, des mémoires traumatiques, traumatisées et des phénomènes qui sont aussi des phénomènes politiques. Je pense au cas espagnol autour des victimes du franquisme et des fosses communes, avec l'exhumation de ces fosses communes, ce sont des choses très dures, des cadavres des victimes du franquisme, qui est une question récurrente dans la vie publique espagnole à partir des années 1990 et qui conduit à une loi en 2006/2007 sur la mémoire historique, *recupération de la mémoire historique*. C'est comme cela que les espagnols l'ont appelé, mais ce n'est pas le titre officiel de la loi ; mais on se retrouve face à ce genre de difficulté quand on cherche à faire une histoire de l'oubli ou de ce que certains historiens, notamment du franquisme, ont appelé les temps de silence liés, selon eux, à des cultures de la répression, en fait on imposait silence à des populations sur ce qui c'était passé, en fait on n'avait pas le droit d'en parler.

On se retrouve face à des questionnements autour de l'oubli qui sont des questionnements liés à ce que l'on pourrait appeler un silence institutionnel, un silence forcé, un oubli, dus à une volonté politique

JRA : Vous avez certainement encore beaucoup de choses à dire mais je voulais juste réagir entre ce que tu dis et ce que vient de dire PM par rapport à l'histoire et la prétention de vérité scientifique, nul doute aujourd'hui que l'histoire s'inscrit dans une démarche scientifique mais à ma connaissance si on fait l'histoire de l'histoire, l'histoire n'a pas toujours eu des prétentions scientifiques, il est même probable qu'à son origine, l'histoire cherchait plutôt à faire la gloire des grands de ce monde qu'à transmettre la vérité sur ce rapport entre histoire et vérité qui ferait la différence entre histoire et mémoire, c'est pour ça que je pense cela sur ce sujet, qu'est-ce que tu en penses ? Si je fais référence à Hannah Arendt, on n'est pas obligé de souscrire à ce qu'elle pensait, mais elle évoque l'invention de l'histoire à la naissance de l'occident dans l'antiquité grecque par exemple, de manière effectivement à mettre en récit les grandes actions, les grands de ce monde et donc quelle différence entre cette histoire-là et la mémoire ? C'est pour ça que je dis est-ce qu'on veut faire en général l'opposition que PM a présenté histoire contre mémoire ?

FM : Il y a un tournant scientifique de l'histoire au XIX^{ème} siècle bien sûr. Mais, même du côté de ceux que l'on a appelé les historiographes, qui font la louange des princes pour lesquels souvent ils écrivent. Il y a néanmoins, et je pense à une formule du révérend père Lemoine au XVII^{ème} siècle, « *l'histoire c'est la narration continue des choses vraies, grandes et publiques* », il y a avant ce tournant scientifique du XIX^{ème} siècle, une prétention à la vérité, du moins à la vérité de ce que l'on rapporte, si ce n'est à la vérité du jugement porté sur le passé parce que c'est une histoire qui juge aussi, selon la formule de Chateaubriand : « *l'historien est le vengeur des peuples* »

JRA : Pour le coup, on est aussi dans quelque chose qui relève de la mémoire. Je ne sais pas, mais quand Jules César fait son autoportrait dans *la guerre des Gaules*, par exemple, il se fait historien. Mais quelque part, et d'ailleurs il sert encore aux historiens de l'antiquité d'aujourd'hui, il cherche à transmettre la mémoire des grandes actions qu'il a pu faire et donc l'opposition n'est peut-être pas aussi tranchée, c'est cela que je voulais dire.

FM : L'opposition intervient au bout d'un certain temps

PM : Oui, non j'allais dire ce que tu as dit : cette opposition s'est faite à partir du moment où la science historique au XIX^{ème} siècle a voulu se constituer sur un modèle d'objectivité, sur un modèle un peu des sciences de la nature ou en tous cas avec un idéal d'objectivité. Donc à partir de ce moment-là, on a une histoire critique tendant à la scientificité ou à la science de l'objectivité. Et du coup, elle a abandonné ce que tu soulignes très bien, c'est à dire qu'au départ elle est à la fois du côté de la vérité, du côté de la louange, de la vénération, des grandes actions faites par pas seulement les princes, cela peut-être le peuple, ses guerres, ses victoires, ses défaites et tout cela c'est raconté avec certainement une volonté de souder. C'est à dire que là, avec cette question de différence entre mémoire et histoire, on tombe sur la question, par exemple, des lois mémorielles ; tu as évoqué en Espagne les lois sur Franco, mais nous en France on a les lois Gaysot avec la shoah, bon là dessus, on a des lois qui nous interdisent ou interdisent aux historiens de revoir, corriger, revisiter une période de l'histoire : on les appelle les révisionnistes et c'est épouvantable d'être révisionniste.

Bon il y a des lois, c'est à dire que le pouvoir politique en vient à contrôler la mémoire, alors je ne sais pas comment les historiens se débrouille avec ça hein ! Vous avez le problème de l'esclavage, le problème de l'esclavage c'est un sujet brûlant, le problème de la colonisation, faire l'histoire de la colonisation, de l'esclavage, automatiquement on va toucher à des valeurs, des valeurs politiques et du coup.....

Donc la mémoire je voulais simplement dire ceci : la mémoire est en même temps l'objet de lois de la part du pouvoir politique, alors que ce même pouvoir politique, nous ne supporterions pas qu'il intervienne dans le champ des recherches libres de l'histoire, parce que c'est la liberté de penser, c'est la liberté de recherche et là, cela commencerait à être grave. Donc il y a un conflit, il existe, il n'est pas potentiel, il existe.

Par contre Olivier Grenouilleau (anciennement Olivier Pétré-Grenouilleau), dans l'histoire de l'esclavage, montre que concernant la traite des noirs, il y avait des ventes qui étaient faites à partir de royaumes africains, qu'ils étaient mis en esclavage par à la foi les puissants du royaume, que l'islam ait pu intervenir pour les vendre et cela a fait un tollé car il faudrait que l'esclavage et la traite des noirs soient réservés à l'occident. Donc vous voyez là qu'il y a, (entre la vérité et le souci de vérité historique, de recherche libre), l'historien qui peut aussi se tromper, on peut réinterpréter autrement les documents, enfin, où il y a débat, où il y a ouverture. Et puis la tentation du pouvoir politique de dire : « non, non cela vous n'avez pas le droit de le dire, vous n'avez pas le droit de le faire, au nom de quoi et bien au nom de la mémoire d'une communauté, au nom d'une mémoire d'un peuple au sens de vénération », c'est atteindre à la mémoire de quelqu'un, c'est une faute morale à son égard, c'est le dévaloriser vous voyez mémoire a pris ce sens-là.

JRA : L'historien ?, tu n'es pas obligé de réagir, tu peux partir de la question de l'oubli ou de la question du traumatisme c'est comme tu veux. Le psychologue ?

PG : On peut essayer de faire le lien avec des approches qui sont celles des cognitivistes et la psychologie est très influencée par les approches cognitivistes car en fait la psychologie cognitive a une place très importante et elle a quasiment remplacé la psychologie expérimentale maintenant dans notre pays mais oui parce que pour les cognitivistes on considère que la connaissance est partagée et la connaissance est située, alors connaissance partagée, partagée entre les individus voire même intégrée à certains objets ; et puis connaissance située, il y a des endroits qui vont faire plus, qui vont susciter et correspondre à des connaissances, c'est une façon pour moi de faire le lien avec mes collègues quand ils évoquent ces différents aspects qu'ils viennent d'évoquer, d'oubli, de dimension collective.

Si je dois revenir sur l'approche psychologique dans le cadre que m'avait donné JRA, la deuxième partie de l'intervention était consacré aux différents types de mémoire et en abordant les différents types de mémoire, on voit très vite que l'oubli est présent et on va voir l'oubli en contrepoint chaque fois que l'on aborde cette question de la mémoire. Ça commence avec la première catégorie de typologie qui est en fonction de la durée du maintien, pendant combien de temps garde-t-on l'information en mémoire ? Trois grands types de mémoires apparaissent :

- La mémoire sensorielle qui est cette mémoire auditive, cette mémoire visuelle, cette mémoire kinesthésique, cette mémoire gustative, qui va être très fugace la plus part du temps, une impression une sensation reste en mémoire quelques millisecondes, quelques secondes au maximum et puis si on n'y prête pas très vite attention elle sombre dans l'oubli, ça c'est la mémoire sensorielle, la mémoire de nos sens qui va évidemment si un processus qui a entamé de maintenir l'information en tête, c'est de se souvenir du goût de ce grand cru que nous avons en bouche il y a encore quelques instants, si nous essayons de nous souvenir de cette image que nous avons entrevue à un moment donné, le fait de prêté attention, de donner des ressources au traitement de cette information va faire que l'information va rester un peu plus longtemps dans notre esprit, dans notre psychisme donc une mémoire à court terme avec une quantité, une qualité, une capacité de stockage qui sont relativement limitées, qui vont évoluer avec l'âge.

Les enfants, ce qui faisait dire à Jean Piaget que l'enfant à partir d'un an atteignait le stade de la pensée symbolique parce qu'il était capable de se souvenir de quelque chose qui n'était plus là, donc à partir du moment où il était capable de penser à quelque chose qui n'est plus là, c'est une manière de considérer qu'il est capable d'élaborer une représentation mentale, cette représentation mentale associée à d'autres représentations mentales c'est le début de la pensée symbolique et puis petit à petit on se rend compte que l'enfant est capable de se souvenir de plus en plus d'évènements jusqu'à l'âge adulte à sept plus ou moins deux éléments on est dans notre capacité en mémoire à court terme.

Après avoir évoqué cette mémoire à court terme qui est aussi cette mémoire de travail selon ce que l'on va chercher à étudier, si on étudie les capacités en terme de quantité, ou si on étudie plutôt la mémoire à court terme en terme de processus pour résoudre les problèmes, donc une mémoire à court terme qui n'a pas une très grande capacité en terme de quantité d'éléments et une très longue durée de maintien.

Vous avez à présent en mémoire un certain nombre de choses du fait des différentes interventions, quand tout à l'heure arrivera la pose et je ne parle même pas de la fin de la soirée, il y a un certain nombre de choses qui vont partir, donc ça ce sont les limites de la mémoire à court terme, de la mémoire de travail pourtant vous avez l'impression de tout comprendre, d'être tout à fait au clair avec tout ce que l'on a dit, c'est vrai, c'est vraiment votre impression, elle est tout à fait légitime mais ça ne va pas durer.

- Et puis si vous travaillez, vous avez pris des notes, vous allez les relire, vous allez revenir sur le sujet, vous allez consulter d'autres informations, échanger, discuter avec d'autres à propos de la mémoire sur ce que vous avez entendu, et là il risque que des choses passent dans ce que l'on appelle la mémoire à long terme. Donc la première distinction que l'on fait sur la mémoire, c'est la durée, mémoire sensorielle très labile, mémoire à court terme de capacité limitée et une mémoire à long terme que l'on considère de capacité illimitée, donc durée de maintien avec un impact selon le type d'information, l'information vue, l'information lue, ce que l'on fait. C'est pour cela qu'en éducation, on est toujours intéressé par les approches pratiques, faire faire des choses aux élèves, faire faire des choses aux étudiants, parce que ce que l'on a fait, c'est généralement quelque chose dont on se souvient particulièrement bien. On estime que l'on se souvient d'entre 10% et 15% pour ce que l'on a entendu et 30% à 35% de ce que l'on a vu si cela nous concerne personnellement, donc une durée de maintien qui va dépendre de ce genre de phénomène, de ce genre d'élément.

Autre typologie, par rapport à la mémoire, c'est en fonction du type de remémoration : est ce que l'on parle de souvenir implicite, est ce que l'on parle de souvenir explicite, j'interroge un élève, j'interroge quelqu'un sur un sujet, c'est quelque chose qu'il a bien maîtrisé dont il se souvient, qu'il a examiné avec attention, dont il ne se souvient pas très bien de façon explicite, c'est quelque chose dont il n'a pas le souvenir mais qu'il a quand même vu, qu'il a quand même travaillé et là, on s'intéressera aux techniques qui permettent d'amorcer le souvenir, qui vont faire que les indices, les éléments qui vont faire venir à l'esprit les informations, dont on suppose qu'elles sont là, c'est le schéma de la madeleine de Proust, il fallait l'évoquer et il y aura un cours sur la question.

- Et puis troisième catégorie, c'est le type de connaissance, on aura différents types de mémoires selon le type de connaissances : des mémoires qui ont à voir avec des connaissances du fait que l'on appelle procédurales versus les connaissances déclaratives, les connaissances du dire, est ce que l'on est capable de se souvenir d'un épisode de notre vie, mémoire du dire, mémoire épisodique que l'on va opposer à une autre mémoire du dire et qui est la mémoire du sens. On se rend compte que les événements qui ont du sens vont être rappelés, vont pouvoir être évoqués différemment des événements qui sont liés à un souvenir. Et puis, mémoire des visages, c'est très impressionnant : j'ai fait mon stage d'étude dans un laboratoire de neuropsychologie à l'hôpital de Dijon et avec la psychologue, notre quotidien c'était de tester les personnes qui arrivaient dans le service suite à des AVC, suite à des accidents de la route, suite à différents types de traumatismes, et c'est très étonnant pour un jeune étudiant de découvrir que quelqu'un est capable de se rappeler un certain nombre de choses concernant, par exemple, son identité mais que si on lui présente des visages, voire des visages de proches, il ne s'en souvient pas et que pour certains types d'informations, la personne s'en souvient parfaitement bien, alors que pour d'autres types d'information ça ne marche pas.

Une autre caractéristique de la mémoire c'est cette distinction à faire entre les types de connaissances et la nature de ces connaissances, la mémoire verbale et la mémoire autobiographique, la mémoire de ce qui nous concerne, c'est le cas du souvenirs éclairs, vous pouvez avoir l'impression qu'une image est quasiment figée dans votre mémoire, par exemple la sortie de l'église à votre mariage si vous vous êtes marié à l'église, et puis mémoire autobiographique, on se souvient je disais le fait de faire quelque chose et on se souvient à 80% de ce que l'on a fait et ça ça pose une question qui est celle de la mesure de la mémoire dans ses différentes composantes et c'est important.

JRA : On pourra peut-être en parler tout à l'heure. Juste compléter le tableau sur les questions de typologie avant de laisser un moment d'échange avec le public, PM tu as des choses à rajouter ?

PM : Grâce à PG, vous avez une présentation de ce que l'on peut appeler la mémoire typologique dans ses différents aspects et avec ses différentes fonctions, mais la mémoire, si on prend mémoire et oubli au sens très général, a une dimension mythique, aussi la mémoire, dans Hésiode, Mnémosyne est la fille de Gaïa la Terre par exemple, on a toute cette dimension là que l'on retrouvera peut être dans mon cours pour d'autres questions, il y a un aspect neurologique, on s'occupe des traces mémorielles, je ne sais pas s'il parle de traces, de connexions mémorielles, au niveau de l'étude de l'encéphale comment cela se passe, il y a le niveau psychologique puis il y a le niveau cortical, neuronal, là on parle aussi de mémoire. On a aussi une dimension que l'on a aperçu sociologique et puis surtout la mémoire au sens informatique, les ordinateurs, les *ordinateurs* c'est aussi une mémoire, ils ont du *hard* et du *soft*, de la mémoire vive et de la mémoire dure et cela, c'est une question capitale parce que c'est de la mémoire aussi. Ce n'est pas la mémoire au sens psychologique, avec ressouvenir, est ce que l'ordinateur se souvient des données que vous lui avez fourni ? Il les a, c'est stocké, est ce qu'il se souvient ?, c'est un processus différent.

Et puis on a la mémoire au sens biologique, l'hérédité qu'est-ce que c'est, la transmission du code génétique c'est de la mémoire, c'est une mémoire accumulée qui est transmise aux descendants donc c'est encore de la mémoire ici. Donc vous voyez le terme de mémoire il est ...il y a même des physiciens qui vous parle de la mémoire des métaux, ils nous parlent de leur histoire de réversibilité ou d'un truc comme ça, c'est à dire que, quand on a un métal, qu'on lui donne une forme, est ce que le métal peut oublier la forme qu'on lui a donnée, c'est à dire revenir à l'état lisse de départ et perdre la forme qu'on lui a donnée ? C'est ce que l'on appelle la réversibilité, qui serait un équivalent, aussi, pourquoi pas de l'oubli.

J'ai pris des notes et sachez que lorsque vous tapez mémoire, oubli sur internet vous avez 100 millions d'entrées en 0,35 secondes alors vous voyez on n'a pas terminé ! Si l'on veut prendre mémoire dans tout son aspect, c'est quelque chose d'énorme ; alors moi, je ne le ferais pas, j'interviendrai à ma manière selon les questions philosophiques que j'estime importantes.

J'aborde la troisième question que m'a soumise JRA : à savoir quelles sont les grandes problématiques dans votre discipline, ce sera après la pose, mais vous voyez déjà l'étendue du champ qu'il y a avec mémoire et oubli.

JRA : Alors avant de laisser réagir PG à ce que vient de dire PM, Frédéric sur la question des typologies, des grandes typologies, des grandes distinctions

FM : Deux choses pour un historien, c'est vrai que mémoire veut dire toute une série de choses et le temps passant, une mémoire devient un terme un peu agglutinant avec une valeur métaphorique, y compris pour les physiciens on est d'accord . Mais moi, je faisais allusion à un certain type d'écrit pour les historiens, les mémoires, qui sont souvent de l'écrit ; ces mémoires tout simplement, j'essaie tout simplement de faire un pont avec l'idée requise, mais il est bien entendu que l'on a le devoir de mémoire. Beaucoup des politiques de mémoire, mais aussi des histoires de l'amnistie par exemple, des formes d'amnésie institutionnelles, des choses que l'on efface, on a une série de définitions possibles de typologies possibles, je ne sais pas si elle sera beaucoup plus riche ou éclairante, parce que de toute façon on est, cela a été dit par PG de manière très claire, on est ,nous, du côté de la mémoire de long terme. C'est la mémoire qui surgit dans le cadre des interactions sociales et dans le cadre d'usage de traces que l'on laisse plus ou moins volontairement et de ce point de vue-là, la mémoire, pour les historiens, a un sens quand elle est

partagée, ce sont les rituels sociaux de partage des émotions qui sont au cœur de notre enquête et qui, pensons-nous, parce que les psychologues sociaux le pensent tout simplement, qui contribuent à fixer cette mémoire dans la durée et sur le long terme, la question des traces, des rituels, des cérémonies de partage, y compris du deuil. Je pense à la première guerre mondiale, les rituels commémoratifs que l'on a nous aujourd'hui pour le 11 novembre, sont d'abord des rituels de dialogue qui prennent sens comme cela ; on a ce trait, cette strate-là, cette hauteur-là de tous ces processus mémoriels complexes et distincts que tu as sorti comme cela de manière assez éblouissante de ton chapeau.

JRA : Alors une réaction de PG, dialogue avec la salle et un moment de pause.

PG : Je pense que c'est juste cela et les deux points qui ont été évoqués sont la biologie et la génétique ; bon quand j'ai commencé, j'ai parlé d'approche aux méthodes plurielles, c'est vrai que les neurosciences sont d'un apport tout à fait considérable pour la compréhension des phénomènes liés à la mémoire et les mécanismes psychiques. Donc, on s'intéresse notamment à l'impact des activités liées à la mémoire via le biologique et je pense à cette enquête sur les chauffeurs de taxis londoniens qui avaient une méthode de travail pour se souvenir du nom des rues et être le plus efficace possible pour aller de leur domicile à leur lieu de travail, on a vu une modification de la structure du cerveau en fonction de ce travail.

Ce n'est pas tout à fait isolé car on a d'autres travaux, par exemple sur l'apprentissage de la lecture chez les adultes, ce sont des expériences qui ont été faites à l'étranger avec des gens qui ont été tenu à distance de la scolarité. Je pense notamment à la Colombie avec des gens qui étaient sous la coupe des FARC, qui n'avaient jamais été scolarisés et qui, après le début du processus de paix ont été scolarisés. Il y a une étude avec des IRM du cerveau, qui a permis de montrer qu'effectivement l'apprentissage de la lecture, y compris à l'âge adulte, amène une réorganisation des connexions neuronales, et cela, c'est intéressant, car ça nous montre la grande plasticité cérébrale et ce n'était pas inutile d'évoquer ce point. Et puis, en même temps, presque en contre point, évoquer la psychologie évolutionniste qui elle va s'intéresser à tout cet aspect engrammé, préprogrammé de notre comportement, de nos choix, de nos activités en fonction de tout un passé qui est notre passé de bipède qui correspond à une très petite période avec un mode de vie tel que nous l'avons aujourd'hui. C'était une petite parenthèse sur ces autres aspects des phénomènes de mémoires, donc la mémoire génétique, dont on ne sait pas très bien comment elle va, là c'est tout le problème, avec la psychologie évolutionniste, il y a des choses tout à fait intéressantes qui sont montrées, on voit très bien...Je pense à des expériences où l'on va, par exemple, tester la capacité des femmes à répondre à certaines questions telles que :

- On demande à ces femmes, au vu de photographies de garçons, quel garçon vous choisiriez pour fonder une famille, et quel garçon vous choisiriez pour une aventure d'un soir ?
- Parallèlement une mesure de testostérone est faite sur ces garçons et par questionnaire, on leur demande comment ils considèrent le fait d'avoir des enfants ?
- Il se trouve que le résultat va dans le sens de la psychologie évolutionniste le garçon choisi pour fonder une famille est celui qui a répondu le plus positivement sur le fait d'avoir des enfants, et le garçon choisi pour une aventure d'un soir est le garçon le plus chargé en testostérone.

JRA : On se donne une dizaine de minutes pour prendre des questions avant de faire une pause dans la table ronde

Questions de la salle

Question de la salle : Je voudrais dire qu'il y a une mémoire qui s'active beaucoup plus rapidement par rapport à celles que l'on connaît. C'est ainsi que j'ai pu réagir, par rapport à ce qu'a dit FM, au sujet de l'association pour la réhabilitation de la mémoire historique en Espagne, qui a fait du bon travail c'est certain, le bouquin s'appelle *les fosses du franquisme*, que j'ai lu bien évidemment, et qui fait ressortir des assassinats antérieurs à la prise de pouvoir de Franco le 1er avril 1939, qui avaient été commis par la phalange, fondée par José Antonio Primo de Rivera, et je n'exonère pas Franco des crimes qu'il a commis, loin de là. Alors je voudrais dire quelque chose et j'espère que PM ne va pas s'offusquer, je vais citer des paroles d'un tango argentin qui dit : « *con la filosofía, poco se goza* », (*avec la philosophie on ne jouit pas beaucoup*), mais je pense, et je peux me tromper, que la mémoire, ou en tous cas une certaine forme de mémoire, en tous cas chez nos femmes et hommes politiques, je vais expliquer ce que je pense, c'est tout ce que l'on oublie quand on ne veut pas se souvenir de choses désagréables, OK cela, c'est pour les femmes et les hommes politiques, après je dirais, je ne vais pas vous vexer, ce que j'entends je l'oublie, ce que je lis je le retiens et ce que je fais, je l'apprends. (JRA : ça ça va plaire aux sciences de l'éducation, FM tu veux répondre?)

FM : Il y a deux choses ; l'association pour la restauration de la mémoire historique et il y a la loi qui reconnaît et augmente les droits des gens qui ont subi des violences et des persécutions pendant la guerre civile et la dictature. Là dessus, on est d'accord je pense. (JRA : PM sur la jouissance ?)

PM : J'ai entendu oui, avec la philosophie on ne jouit pas beaucoup, cela dépend de ce que l'on entend par jouissance : il y a de multiples jouissances, très différentes les unes des autres, il y a la jouissance de la spéculation, qui semble-t-il n'est pas une jouissance très répandue dans l'assistance, la spéculation pure, je ne parle pas de la spéculation au niveau financier, des spéculateurs qui engrangent de l'argent, là ils ont une jouissance aussi, très matérielle. Mais écoutez la philosophie elle a sa jouissance propre, qui est la jouissance de la pensée en tant qu'elle a le sentiment d'élaborer, construire des questions, des problèmes et concepts attenants à ces questions, c'est une jouissance extraordinaire pour ceux qui ont la pente spéculative.

Question de la salle : Oui deux questions :

- La première pour le psychologue : Quelle est la fiabilité d'un témoignage ? Par exemple il se passe quelque chose, on a un accident de voiture, il y a des témoins, donc qu'elle est la fiabilité des témoignages ?
- L'autre pour l'historien : Quelle est la différence entre le récit d'un journaliste qui par principe n'énonce que les faits et ce que peut en faire l'historien et cela pour le même événement.

FM : Les deux questions en fait sont adressées à l'historien, même si la première est aussi adressée au psychologue, il y répondra j'en suis certain ; cela correspond à ce que l'on appelle en histoire, très classiquement depuis le XIX^{ème} siècle, la critique de témoignage. C'est une critique qui répond à des méthodes de défiance raisonnée vis à vis des témoins, qui est une critique dont les objectifs propres ont évolué au fil du temps, de nos centres d'intérêt et de nos interrogations ; je vais être très dur, à la limite un seul témoignage m'intéresse d'avantage par ce qui va en naître, par ce qu'il va reconstruire, par ce qu'il va sélectionner, que par ce qu'il va permettre d'établir de manière factuelle.

Le processus complexe dont parlait PG tout à l'heure, qui est d'abord un processus de réception des informations, tous les témoins équivalents ne sont pas au même endroit, prétendent ne pas avoir le même statut, et puis qui est aussi un processus de sélection, d'organisation et de construction du témoignage et à un moment donné les témoignages ont valeur de tranche de vie, de récit de l'immédiat, contemporain au sens premier du terme, et puis des témoignages à posteriori, je veux parler des mémoires en prenant le mot dans un sens un petit peu spécifique, c'est un genre presque littéraire. Alors cette critique du témoignage est fondatrice de la discipline avec un certain nombre d'exigences qui ne sont pas forcément propres, que l'on retrouve par exemple chez les journalistes : lors de l'information il y a confrontation des témoignages, et constitutives aussi de l'exigence de vérité du récit historique, c'est une narration de l'histoire mais c'est aussi une narration interrompue, de temps en temps on arrête de raconter et on explique ou on prétend expliquer, on ne témoigne plus d'une certaine manière, on est déjà dans la perception de ce qui est révolu.

La question du témoignage est une question aussi qui évolue au fil du temps parce que, grosso modo, à partir du XX^{ème} siècle, on entre dans l'ère du témoignage de masse et cela change très profondément les choses dans la perception que nous même avons du passé et de ses traces écrites, à partir du moment où les témoignages sont légions, pour certains événements qui étaient dénigrés. Là, la question de la critique de témoignage change d'échelle, change de sens, pensez par exemple au centenaire de la grande guerre, je reviens toujours à la grande guerre, au fait que tout le monde peut trouver à un moment ou un autre un témoignage inédit, alors qu'est-ce que c'est ? Une carte postale, un journal, un échange de lettre, une photographie, tout est potentiellement témoignage, parce qu'il se trouve qu'à partir de ce moment-là, l'ensemble des contemporains, les soldats, leurs familles étaient en mesure de produire des témoignages et cela change beaucoup de choses pour nous dans notre rapport avec la discipline ; comment fait-on pour essayer de tirer au clair tout cela ; mais cela change aussi beaucoup de choses dans la perception que l'on a de notre propre passé, notamment du passé familial : qu'est-ce que l'on peut prétendre en savoir, qu'est-ce que l'on peut en raconter ensuite, de quoi est ce que l'on va avoir envie de se souvenir, en quoi sommes-nous débiteur souvent vis à vis de ces gens qui ont été des témoins, mais que, nous, nous concevons comme ayant été autre chose que des témoins.

JRA : PG tu réponds ? Et après on s'arrête.

PG : Merci à Frédéric pour cette conception aussi large sur les problèmes de témoignages qui donne des soubassements historiques forts à une réponse qui est une réponse de normand, en fait de la psychologie à la question du témoignage ; nous ne serions pas là si la mémoire des individus ne fonctionnait pas. Le problème c'est que dans un certain nombre de cas la mémoire manque de fiabilité : j'ai évoqué les influences qu'elle peut subir. On peut aussi, à ce stade, parler de souvenirs induits qui sont l'orientation du témoignage : en affaire judiciaire pensez à l'affaire d'Outreau, mais avant Outreau, dès les années 1880, dès le XIX^{ème} siècle, on avait des témoignages d'un spécialiste de science criminelle qui expliquait qu'il faut faire très attention aux témoignages des enfants, car il arrive un moment où l'enfant va dire ce que l'adulte veut qu'il dise. On peut penser aussi à toutes ces dérives sectaires et à ces témoignages, ces souvenirs qu, l'on va faire naître chez des personnes, souvenir de viol, souvenir de mauvais traitements, qui vont réapparaître et se développer chez des personnes adultes, et qui vont parfois amener la condamnation d'un tiers. Vous avez Elisabeth Loftus qui a beaucoup écrit sur toutes ces questions-là, et si vous venez à mon cours, je vous donnerai un peu plus de références.

Oui donc la mémoire, oui, on peut lui faire confiance, mais avec des limites, et pour les témoignages c'est exactement cela.

JRA : Quand Philippe dit « au cours », il veut dire à son cours, celui qu'il, que tu donneras le 8 décembre je crois, ou le 1^{er} décembre. Une dernière intervention, puis on va faire la pause

Question de la salle : Oui, moi je voulais juste revenir sur l'interrogation que j'ai trouvé un petit peu bizarre par rapport aux lois que l'on nous impose sur ce que vous appelez révisionnisme, moi je parlerai plutôt aussi de négationnisme ; c'est vrai que dire que 2 et 2 font 5 c'est une erreur, dire qu'il n'y a pas eu de chambre à gaz c'est une erreur, sauf si c'est pour faire quelque chose qui est moralement discutable. 2 et 2 font 5 si c'est pour augmenter la note que vous allez fournir à vos clients c'est une escroquerie ; dire que les chambres à gaz n'existent pas, pour des raisons effectivement politiques et nier un certain nombre de choses, c'est aussi quelque chose de condamnable. Donc quelle est la limite entre ce qu'on peut éventuellement accepter comme réglementation, et puis ce qui est effectivement une entrave à la liberté de pensée ? Je voudrai simplement rappeler aussi que c'est quelque chose d'ancien, puisque les pharaons d'Égypte avaient déjà essayé de nier un certain nombre de choses, quant à leurs prédécesseurs par exemple.

FM : Je dis à mes étudiants, par rapport à l'histoire de l'URSS, qu'il y a une école d'historiens américains qui a travaillé sur le monde soviétique dans les années 1980, 1990, qui s'appelaient même « *les historiens révisionnistes* ». De temps en temps j'ai des petits sursauts comme cela, parce que, révisionniste effectivement, c'est pensé sur le modèle français comme négationnisme. Donc il y a toute une série de collègues étrangers et français qui effectivement disent très clairement qu'ils sont par nécessité révisionnistes et toujours en combattant des révisions qui ne s'inscriraient pas dans des débats scientifiques collectifs.

Par contre oui pour le négationnisme ; alors saisir l'intention ce n'est pas toujours simple, y compris dans des cas qu'on connaît, celui de Faurisson, de Rassinier, de gens qui ont pu eux-mêmes être déportés, et qui ont pu ensuite être des partisans d'une part et puis des constructeurs de ce qui devient ensuite un négationnisme politique à finalité idéologique, plus ou moins affiché. La frontière n'est pas toujours simple, on n'arrive pas toujours à déterminer de manière claire ce qui relève d'une volonté idéologique marquée ou pas. D'un autre côté, et là je vais quand même un petit peu dans le sens de PM, depuis les années 1990, il y a un certain nombre de textes qui sont des textes législatifs relatifs à l'histoire qui fixent à l'histoire une fonction, des textes législatifs qui déterminent ce qu'on pourrait appeler la fonction sociale normale de l'histoire. Je cite une circulaire d'automne 1997 sur l'accès aux documents sur la 2^{ème} guerre mondiale, tout-à-fait dans le sujet que vous évoquez, et cette circulaire permet un accès plus facile aux documents sur la 2^{ème} guerre mondiale. Cette circulaire évoque « *le devoir de la République : perpétuer la mémoire des événements et le rôle de la recherche historique* » et je cite : « *les travaux et les publications des chercheurs constituent une arme efficace pour lutter contre l'oubli, les déformations de l'histoire et l'altération de la mémoire* ». Donc, on est parfaitement d'accord sur la différence qu'il y a entre révisionnisme et négationnisme, mais, pour autant, je souhaite que l'on soit aussi d'accord, je pense qu'on l'est, sur ce débat à avoir sur des lois qui sont non seulement des lois mémorielles, de commémoration et c'est bien normal, mais aussi des lois qui fixent très concrètement quelquefois un rôle à la recherche historique et un rôle mémoriel selon lequel l'histoire doit lutter contre l'altération de la mémoire. Je ne sais pas ce qu'en pensent mes collègues philosophe et psychologue, mais que l'histoire puisse lutter contre l'altération de la mémoire, cela me pose un petit peu problème : que l'on puisse lutter contre l'oubli, je ne sais pas très bien ce que cela veut dire.

JRA : C'est un appel à la réaction, Philippe ?

PG : C'est vrai que l'on voit, pour moi qui suis spécialiste des questions éducatives, que c'est une nouvelle illustration de ce phénomène, de cette rencontre en fait de deux agendas, l'agenda scientifique et l'agenda politique et c'est excessivement compliqué d'arriver à s'en dépêtrer de cette rencontre. Le scientifique, tel que je le perçois, va essayer de naviguer un peu contre vents et marées, ou avec les vents d'ailleurs, mais oui c'est pas forcément simple dans certaines disciplines notamment, c'est vrai qu'en psycho, à part la testostérone cela passe bien !

PM : Oui, à terme la question que nous sommes en train d'agiter là, c'est le rapport comme tu viens de le dire, Philippe, entre le politique et je dirais la vérité, l'exigence de vérité. La question qui se pose c'est : est-ce qu'un corps social peut vivre comme corps social, peut se maintenir, avoir une cohérence, une solidarité, vivre ensemble, avec toute la vérité ? Ou bien est-ce qu'il est obligé de censurer, d'écarter, de taire, de faire silence ?

Bon, on retrouve ce que l'on avait dit tout-à-l'heure, on avait évoqué très rapidement par exemple l'amnistie : c'est un oubli forcé, un oubli contraint. Voilà, il y a des exigences sociales et politiques qui peuvent conduire à censurer, à oblitérer les vérités ou même la mémoire (**intervention sale** : et à bâillonner le peuple, merci) ; oui c'est très bien ce que tu dis, est-ce que ce n'est pas le peuple lui-même qui, dans certaines occasions, veut censurer, oublier certaines vérités qui seraient pour lui néfastes au sens où elles réintroduiraient de la violence, de la vengeance et le cycle des guerres, des violences, que justement la tentative d'amnistie et d'oubli avait pour but de supprimer ?

Voilà, la mémoire au niveau collective est aussi une mémoire, souvent et principalement, du malheur, de la souffrance, des injustices, des offenses mutuelles et donc quand on dit « *on fait amnistie* » c'est pour arrêter la guerre civile, la *stasis*, en vue de quoi ? De l'*aumonia*, de la concorde. Dès la Grèce sous Périclès, 404, il y a une loi obligeant les citoyens à oublier les offenses qu'ils ont subies. On a fait la même chose avec l'Édit de Nantes, entre catholiques et protestants etc, etc. Donc voyez : est-ce que la vérité toute nue toute pure, est-ce qu'elle n'est pas un danger politique ? Un danger politique, c'est quoi, le politique, son objectif, si ce n'est d'assurer la paix et la sécurité intérieure et de supprimer, si possible, d'éliminer les causes de guerre civile, de guerre interne ? Il est possible qu'en vue de cela, on ait besoin du silence, de l'oubli. Voilà, j'arrête là.

JRA : Tout à l'heure on parlera des enjeux, on prend une quinzaine de minutes de pause.

JRA : Nous entamons cette deuxième partie, c'est presque dommage que les contingences matérielles nous aient contraint à nous arrêter en première partie, dans un si bel élan. Mais quelques enjeux ont été déjà soulevés juste avant la pause. Donc l'idée de ce deuxième temps est de nous donner en gros une petite heure, pour essayer de mettre en avant les différents enjeux relatifs à cette question de la mémoire. On commence par la psychologie.

PG : Dans ces problématiques, j'ai commencé, tout à l'heure, à aborder la construction de la mémoire et notamment, celle du passage de la mémoire à court terme à la mémoire à long terme. La question de la connaissance, du souvenir et la conscience générale du souvenir. Cette perspective de mieux comprendre la question de l'oubli, évidemment en termes d'échec d'encodage, de déclin des traces de mémoire.

Pourquoi ne se souvient-on plus ? Les effets d'interférence, on en a déjà un certain nombre d'idées, qu'est-ce qui va interférer, qu'est-ce qui fait que l'on a des souvenirs plus ou moins forts, notamment des questions d'effet d'ordre, des grandes mises en évidence, la primauté, ces effets de préséance. Les premières choses présentées sur une liste, sont des choses dont on se souvient, et les dernières choses sur la liste sont aussi bien mémorisées. Ce qui est au milieu d'une séance, c'est ce dont on va se souvenir le moins. Donc effet d'ordre.

La question abordée par mes collègues, pourquoi certaines choses ne s'expriment pas, certaines traces ne sont pas traduites dans le dire et l'expression des sujets. La question de la répression du souvenir. Tous les problèmes de mémoire, l'hypermnésie, se souvenir de tout, c'est un problème, un vrai problème, de même que se souvenir de rien, et donc les amnésies. On pourra parler aussi des paramnésies, ces impressions de déjà vu, ces défauts d'interprétation que l'on peut avoir. Et tout ce qui est troubles de mémoire, trou de mémoire de l'alcoolisme, le docteur Soutif l'abordera je pense dans son intervention.

Il y a la question de l'amélioration de la mémoire, de comprendre ce qui peut permettre d'améliorer le souvenir, rôle des images mentales, qui est déjà bien connu, qui est un des éléments parmi d'autres comme la capacité qu'on peut avoir à donner du sens, c'est quelque chose qui se reconstruit assez généralement. Pour que l'information soit enregistrée, le sens qu'elle peut avoir a beaucoup d'importance. Donc comment peut-on aider à donner ce sens, à rendre familier les choses. Qu'est-ce qui fait l'intégration dans le souvenir, parce qu'il y a une association mentale particulière ? On se raconte une histoire qui englobe des choses. On l'avait abordé dans le politique, le *storytelling*, l'idée de faire un discours qui va englober des choses. Finalement l'intérêt de ce discours est qu'il donne une trame qui sert de repère aux gens et qui les aide à adhérer à une ligne, à une idée.

Ce qui m'intéresse en tant que chercheur des sciences de l'éducation, c'est ce que l'on a un petit peu évoqué, ce sont les effets du numérique et de la mémoire. Ce n'est pas la mémoire de l'ordinateur mais c'est ce que l'on appelle les digital natifs, les enfants du numérique, ces générations qui vivent avec les tablettes, les smartphones qui sont connectés. Qu'est-ce que c'est qu'utiliser sa mémoire ? Quels impacts de ces modes d'activité, de ces modes de consommation ? Activités scolaires ou extrascolaires. Quels impacts sur leur mémoire, sur leurs capacités psychiques. Je crois qu'il y a là un gros travail.

Ce qui va intéresser aussi le psychologue, c'est le lien entre la mémoire et l'anticipation. Ce n'est pas un lien qui est si étonnant, dans le sens où les mécanismes psychologiques du souvenir et de l'anticipation sont à peu près les mêmes. Quand on active certaines zones du cerveau pour se souvenir de quelque chose, ce sont les mêmes zones qui vont s'activer pour partie, lorsqu'on essaye d'anticiper nos actions. Ce qui est intéressant aussi, c'est le lien entre les approches de soins, d'accompagnement des personnes, je pense à l'approche neurolinguistique qui est une technique de soutien, d'aide à la gestion du mental, on va dire thérapeutique. On a un certain nombre de faits qui montrent le lien fort entre notre représentation du passé et notre position du corps dans l'espace. Différentes choses comme ça qui sont dans la perspective de la psychologie s'agissant de la mémoire.

JRA : Cela fait déjà tout un programme dont FM va nous remettre une couche j'imagine.

FM : Du point de vue de l'historien,

- la première question que l'on se pose souvent en histoire, en science politique, en sociologie, autour de ces questions, c'est la question qu'on voue à l'importante des traces, on parlait des témoignages tout à l'heure qui sont des traces volontaires dans un certain nombre de cas, les mémoires, se souvenir décrire ses souvenirs. Qui sont je dirais aussi des traces qui ne sont pas destinées dans l'esprit des gens qui les fabriquent en prenant des photos par exemple, ce ne sont pas des traces destinées à une importance historique, mais qui nous servent nous ensuite à travailler parce que ça porte une trace de témoignage de quelque chose qui est révolu.

Alors ces traces, ces témoignages et leur devenir, leurs usages parce qu'il y a des enjeux fort autour de cela. Je pense à un livre qui est paru, il y a quelques années maintenant, qui s'appelle *la mémoire spoliée*, qui est consacré aux archives des Français,

un butin de guerre nazi, récupéré en 1940. Les nazis arrivent en France, en tous cas à Paris en zone occupée, ils prennent tous les papiers dont ils peuvent se saisir. Ils s'emparent aussi de papiers privés, alors effectivement quand on est considéré comme un ennemi du Reich, comme Léon Blum membre du parti socialiste, là on s'expose à être pillé, à être spolié des papiers, des photos, des carnets de comptes, des talons de chèques, la bibliothèque, toutes sortes de choses sont dérobées.

Ce que l'on dérobe, ce faisant, ce sont des matériaux utilisés qui ont une importance pour ceux qui les prennent mais qui ont une importance in fine pour ceux qui les utilisent. Par exemple en 1945 les Soviétiques, récupèrent cela, parce que les Nazis les ont mis dans l'Est de l'empire, l'armée rouge fait main basse sur ces documents et les garde, les garde au secret, personne n'a accès à ces documents, personne même n'est censé savoir, en dehors du KGB, que ces documents sont conservés. Ils sont conservés pour tout ce qui est pris par les Allemands, en France, en Belgique, en Italie dans toute l'Europe occupée et que les soviétiques conservent ensuite.

La question qu'on se pose en tant qu'historien, c'est aussi l'histoire de ces spoliations. Ces traces de la guerre, y compris celles qui sont aussi de l'ordre de la mémoire familiale, intime, personnelle, qui peuvent être l'enjeu de pouvoir, de conflits, de vols, d'utilisations détournées. Donc ça c'est quelque chose qui nous intéresse beaucoup, parce que cela indique que les traces du passé ne sont pas seulement objet d'appropriation. On a quelques fois spontanément tendance à considérer les traces du passé en les intégrant dans un processus de patrimonialisation. Un patrimoine, familial, de groupe ou public, y compris national. Mais la patrimonialisation c'est un processus relativement récent, et ce rapport au passé est aussi le fruit d'épisodes qui sont aussi, on l'a dit tout à l'heure, d'épisodes conflictuels très violents.

- Deuxième chose qui nous intéresse, on l'évoquait très brièvement tout à l'heure ; dans l'histoire sociale les commémorations collectives, donc les constructions du passé. Je suis allé il y a très longtemps en Roumanie, dans une ville qui s'appelle Brasov, et j'ai visité une petite exposition de photos sur des heures mémorables, avec des photos des années 1910 aux années 1980. Je m'attendais à ce que ces photos montrent des choses qui ont bouleversé cette ville entre les années 1910 et 1980, la Shoah, deux guerres mondiales, l'arrivée du communisme particulièrement destructeur à partir des années 1970, la fin des années communistes dont il subsiste des traces de balles sur les monuments, les maisons. Puis surtout des changements violents, c'est une ville qui dans les années 1980 parlait Allemand, puis Hongrois et maintenant on ne parle plus que Roumain. C'est une ville où il y avait une synagogue etc....

Donc je m'attendais à voir sur ces photos des traces indirectes de ce passé, et puis pas du tout, en fait, c'était des photos qui ne reflétaient pas de conflit, la guerre. C'était des photos de famille qui d'une certaine manière offraient un support possible pour écrire une histoire, qui serait une histoire du lieu mais sans ses déchirements, qui ferait surgir d'autres émotions. On voyait des enfants partir en colonie, des couples se tenir par la main dans les pâturages des Carpates. Donc finalement à quoi ça sert, qu'est-ce qu'on construit, qu'est-ce qu'on essaye de faire passer ? Qu'est-ce que c'est que cet *Empire des émotions*, un collègue Christophe Prochasson a intitulé ainsi un de ses livres.

- Troisième enjeu, on en a parlé, on se raconte là une histoire contrariée, la répression, le silence, la destruction des traces, et puis ces effets différés à une ou deux générations après. Un des grands chantiers en histoire contemporaine ça a été la naissance à la fin du XX^{ème} siècle de quelque chose qui s'appelle "*histoire du temps présent*", qui prétend finalement faire l'histoire des traces actuelles, d'événements difficiles du passé. Une

histoire du temps présent qui est tournée vers les conséquences actuelles, notamment du problème de mémoire de la deuxième guerre mondiale, de Vichy, un passé qui ne passe pas, de la guerre d'Algérie. C'est une histoire aussi qui travaille sur le statut des victimes. Qu'est-ce que c'est qu'être victime, ou descendant de victime, et d'un autre côté qu'est-ce que c'est qu'être descendant de bourreau ?

- Enfin le quatrième enjeu, c'est la question de la transmission : dans ma discipline c'est très présent dans l'enseignement primaire et secondaire. Qu'est-ce que l'on transmet, quel est notre rôle, qu'est-ce qu'il y a comme pédagogie à mettre en œuvre face à ce que l'on nous demande de faire ? Y compris dans l'aspect le plus scientifique de notre travail tourné vers le public, est-ce que l'histoire à l'école c'est l'histoire commémorative ? Est-ce qu'il y a une place pour la commémoration dans l'enseignement de l'histoire ? Est-ce que la pédagogie de l'histoire, c'est d'abord un travail de mise à distance critique ? Quelle place pour le récit national du passé ? Pour des récits du passé qui peuvent être alternatifs, de groupes qui s'estiment descendants de victimes etc... Donc comment est-ce que l'on fait et comment fait-on avec des enfants ?

PM : Je vais un peu changer de registre, parce que je ne me sens pas à l'aise. Ma présence ici, finalement en tant que philosophe, n'a pas grand sens. Je deviens un spécialiste des idées générales, celui qui traverse un peu les savoirs, les disciplines solides, comme la psychologie, comme l'histoire etc... Mais cela ce n'est pas de la philosophie. Donc qu'est-ce que le philosophe peut vous amener ? Donc cela me pose une troisième question, grands enjeux et grandes problématiques dans ma discipline autour de ces questions.

D'abord, question un peu préliminaire, qu'est-ce que cela veut dire « grand » ? Grandes questions ? Pour qui ? Pour Platon ? C'est sûr que les grandes questions de Platon, ne sont pas les grandes questions de Karl Marx, ni celles de Freud. Alors qu'est-ce que cela veut dire, les grandes questions dans ma discipline ? D'abord ce n'est pas une discipline la philosophie. Ce n'est pas une discipline à côté des autres disciplines. La philosophie, quand elle n'est pas histoire de la philosophie, où là on a affaire à une discipline, mais l'histoire de la philosophie, ce n'est pas de la philosophie. Socrate dit qu'il ne se souvient de rien, il n'a pas de mémoire Socrate, à part les odes, quand on lui pose la question, les odes, la poésie.

En dehors de cela, qu'est-ce qu'il fait Socrate ? Il pose des questions. Il essaie de construire les questions. Et qu'est-ce que c'est la philosophie ? C'est poser des problèmes, mais les problèmes, le philosophe ne les trouve pas tout faits. Les problèmes que l'on a ce soir, ce sont les problèmes qui se posent à partir de l'histoire, à partir de la psychologie. Mais ces questions sont des questions en rapport avec les savoirs, avec des disciplines peut-être. Mais elles ne sont pas philosophiques. Quand est-ce qu'une question est philosophique ? La philosophie, elle n'existe pas, il n'y a pas la philosophie, il y a des philosophies. A chaque fois singulières, et chaque philosophie construit une question. Et le philosophe est content quand cette question apparaît pertinente. Il n'y répond peut être pas, mais déjà il construit une question.

Ces questions qui sont construites sont à chaque fois uniques, singulières. Donc quelles sont les grandes questions de ma discipline ? Je n'ai pas de discipline, et je ne peux pas répondre ou alors faire un effort. Quel effort je peux faire ? C'est peut-être de partir de ce que moi, aujourd'hui, dans une culture philosophique que je connais un peu, que j'essaie de pratiquer et de comprendre, je vais essayer de voir ce quelles sont les grandes questions qui se posent. Ces questions ne sont grandes qu'à partir d'une interrogation qui peut être considérée comme le point de départ, le milieu, le substrat, l'environnement, des questions qui vont se poser autour de la mémoire. Mais il faut que j'aie un point de départ. Grandes par rapport à quoi ? Il faut que j'ai un problème. Bon je vais repartir de mon problème, qui n'est pas le mien mais celui de Freud, *"malaise dans la civilisation"*.

Alors qu'est-ce que c'est que ce texte de 1930, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que c'est que ce mal être? Ce malaise, il est peut-être en ce moment, un malaise d'époque qui s'accroît. On n'est plus à l'époque de Freud, il s'est passé un siècle maintenant par rapport à ce texte-là. Peut-être que le malaise dans la civilisation s'accroît. On pourrait me dire que là, on est un peu loin de la mémoire. En fait on en est très près, parce que, ce qui se passe, c'est une mémoire gigantesque, qui est en train de s'étendre à toute la planète. Des réseaux mémoriels, des connexions qui se font au niveau planétaire, avec les ordinateurs, les portables, le net, le web. C'est la toile d'araignée, une immense toile d'araignée qui est en train de couvrir la terre.

Un cerveau gigantesque. Un cerveau, c'est-à-dire une mémoire où tout est enregistré, fixé, mémorisé, à la disposition de ceux qui peuvent s'en emparer, aussi bien les pouvoirs publics que les individus d'ailleurs. Donc si on part de cela, est-ce que la question est : « *qu'est-ce que la mémoire aujourd'hui ?* » Quand on pose la question de la mémoire aujourd'hui, c'est la question des nouvelles technologies de la mémoire qui sont en train d'envahir nos vies et le monde ? En grand penseur, je n'ose plus dire grand quand je vais vous dire son nom, Heidegger, il part de ce malaise de la civilisation, à sa manière, et il le centre sur la technique. Qu'est-ce que c'est que la technique, pour lui ? Ce n'est pas les machines, les outils, ce n'est pas l'homo-faber, qui construit les machines etc... Ce n'est pas l'ingénieur. C'est un esprit, un esprit technique, un esprit technologique. Et cet esprit technologique, il a trouvé un support pour s'étendre, se renforcer, devenir extrêmement puissant avec les nouvelles technologies de la mémoire. Alors si l'on part de cette question comme point de départ, du coup je vais pouvoir vous dire quelles sont les grandes questions.

Elles vont être en rapport avec cela. Elles vont être grandes parce qu'elles sont en rapport avec ces questions, soit mieux comprendre comment cela fonctionne, nous éclairer sur les sources, les intentions et aussi peut être les moyens de les contrer ; ou en tous cas d'y résister si jamais c'était néfaste. Alors cette immense toile de pensée technologique, informatisée, numérisée est-ce une bonne chose, en est-ce une mauvaise ? Voilà les questions importantes. Et si jamais il y avait des dangers, il y en a sûrement, quels sont-ils, de quelle nature et comment y résister ? Voilà une question philosophique fondamentale qui a été principalement ouverte par Heidegger, qui n'est toujours pas refermée. Qui est peut-être la nôtre, la plus urgente. Ce qui ne veut pas dire que l'on va développer une philosophie de type Heideggerienne. La question est là.

Maintenant les grandes questions en rapport avec cela, on a oublié la première des grandes questions : c'est la question de la mémoire inconsciente. En quoi est-ce une question importante ? C'est que vous avez ici à l'état pratique psychanalytique, qui ne peut se faire qu'avec un homme parlant, un être parlant, pas seulement un vivant, mais un vivant parlant. Il y a quelque chose qui est dans la mémoire inconsciente, la théorie de l'inconscience, avec le refoulement. Cette question, c'est une question de la mémoire. On pense que l'activité psychanalytique, vu de loin, ça consiste à raconter ses souvenirs, on s'allonge, on raconte ses souvenirs, il y a une interprétation. Vous pensez à quoi sur telle image, vos souvenirs d'enfant, et puis comme ça, on remonterait à ce qui gêne, à ce qui fait mal, au malaise interne. Et on donnerait une explication.

Il est possible qu'une psychanalyse ce ne soit pas ça. Ou que ce soit cela et quelque chose d'approchant de ce qui se passe vraiment. Il est possible que la mémoire ne soit pas seulement de type psychologique, ressouvenir, remémoration, remonter dans le passé. Il est possible que le fond de l'inconscient ce soit une mémoire de quelque chose qui n'est pas mémorisable. Une mémoire immémoriale. Alors qu'est-ce qu'il a amené Freud ? Pour aller dans le sens que je viens de donner. Vous savez qu'il a écrit un livre qui s'appelle *Totem et tabou*. Comme dit Lacan, c'est tordu, c'est mal foutu. Effectivement, vu le problème qu'il a, il est obligé de faire des hypothèses qui sont embarrassantes d'un point de vue scientifique. Il est obligé, à un moment donné, d'adopter un point de vue qui était celui de Lamarck, c'est-à-dire la transmission des caractères acquis, c'est-à-dire des souvenirs acquis. Pourquoi il fait ça, parce qu'il tombe sur des problèmes de mémoire inconsciente collective. Freud n'avait pas dans l'idée les mémoires

collectives, néanmoins il trouve qu'en chaque individu il y aurait des souvenirs qui seraient d'un passé, mais d'un passé immémorial. Le meurtre du père de l'ordre primitif, voilà sur quoi il tombe. Il tombe sur des trucs comme ça. Il faut qu'il théorise, qu'il trouve des moyens d'expliquer cela.

Donc cela, c'est un problème très important qui nous renvoie à tout ce qu'il y a derrière la théorie psychanalytique, mais ce problème n'est pas différent d'un autre, que l'occident, surtout l'Europe, l'Europe chrétienne a trimbalé, c'est le pécher originel. La doctrine du pécher originel, Adam, vous êtes les héritiers d'Adam. Comment on peut être l'héritier d'Adam ? Freud dit, il y a une transmission génétique etc... Ça ne tient pas debout, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Adam et Eve, avec le serpent, la pomme et tout le bataclan. Est-ce que ce n'est pas quelque chose de prototypique ? Est-ce que ce n'est pas une image qui vient narrer, raconter au niveau de l'imaginaire, quelque chose qui est un fait de structure. On va faire une lecture *Spinosa* de la bible. Spinoza, en tant que grand penseur rationaliste, n'est pas dans la bible et tout ça. Il dit non, il y a de la rationalité là-dedans. Quand Dieu a dit à Adam, tu ne mangeras pas la pomme, le fruit défendu, comme Adam avait l'entendement faible, qu'il ne pouvait pas tout comprendre, il lui dit tu n'en manges pas, c'est interdit. Mais sous cet interdit, il y avait tout une rationalité supposée, qui était que ce fruit était nocif. Qu'il était mauvais ou pour son corps ou pour son âme, ou pour son esprit.

Donc un interdit qui est, peut être, lui fondé. Qu'est-ce que nous avons avec ce mythe du pécher originel ? Et bien de fait, on utilise le passé, on utilise et on fait jouer quelque chose qui est de l'ordre de la mémoire, en donnant une histoire qui s'est passée dans le passé mémorial comme un mythe pour un fait de structure. Il y a un interdit, un interdit du désir pour l'être parlant. L'inconscient qu'est-ce que c'est ? Lacan le définit, l'inconscient en l'homme est la mémoire de ce qu'il oublie. Donc pour ce thème de la mémoire et de l'oubli, la pensée psychanalytique est un point capital, que l'on ne peut pas mettre de côté, comme ça. Et par la technique de réminiscence, mais cela c'est l'aspect superficiel, ce qui est plus intéressant, Freud fait apparaître une mémoire qui est au-delà du souvenir. Elle serait au fond de l'inconscient, je reprendrai peut être cela dans mon cours, mais c'est déjà une grande question.

On en verra peut-être d'autres, on en a déjà abordé, on va y revenir, la question qui nous préoccupe tous, c'est celle de l'identité. L'identité collective, l'identité d'un peuple, il paraît qu'il ne faut pas poser cette question de l'identité d'un peuple ou d'une nation. Ce n'est pas bien c'est dangereux, ça serait fascisant, *nazillant*. Et pourtant est-ce qu'un peuple peut se constituer comme peuple, avoir une unité politique, s'il n'a pas de mémoire ? C'est une question fondamentale dans laquelle nous baignons en ce moment. Il y a combat idéologique là-dessus, ça se déchire, tout le monde y va de ses interventions. On voit bien le lien politique immédiat avec la construction Européenne, le problème des nations. J'arrête là parce que je ne suis pas dans un meeting politique.

Le troisième problème qui est proprement d'ordre philosophique, c'est que l'on a vu précédemment, qu'il y a des lois mémorielles et qu'il y a des crimes qui ont été jugés comme imprescriptibles. Donc on a le problème de l'imprescriptibilité au niveau juridique, au niveau pénal. Imprescriptible, le problème du philosophe, en dehors de l'aspect politique, peut être un problème moral. Est-ce qu'il peut y avoir des crimes imprescriptibles aussi épouvantables que la Shoah ? Est qu'il y a de l'imprescriptible, de l'impardonnable ? Donc un problème du pardon, qui est un problème capital au sens de la production philosophique actuelle.

Vous avez le texte de Jankélévitch, *L'imprescriptible*. Vous avez un très beau texte dans lequel Derrida discute avec une finesse, et en même temps une très grande rigueur, de cette question de l'imprescriptibilité du texte de Jankélévitch. Vous avez bien sûr, ce dont nous avons parlé, le grand texte de Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, donc la question du pardon. Tout est-il pardonnable ? Faut-il pardonner ? Y a-t-il des limites au pardon ? Quelles sont les conditions d'exercice du pardon ? Voilà sur le plan éthique une des grandes questions en rapport avec notre sujet de cette année.

Et puis enfin, je vais terminer, c'est la question d'un oubli qui serait de l'ordre de l'impensée. Quand nous pensons, nous pensons toujours à partir d'un des cadres qui sont ceux où s'exerce notre pensée. Mais ces pensées en s'exerçant, oublient ou ne pensent pas. Les conditions en nous-mêmes, ce qui est en dehors du champ de ses propres pensées et qui la rend possible. Donc on a tout ce thème de l'impensée, il s'agit cette fois d'un oubli qui serait ontologique. Un oubli qui serait interne à l'être et à ce qu'il est. Ce qui est, est, et si nous réfléchissions sur ce qu'est être, nous trouverions peut être que ce qui est, est en cachant, en recouvrant quelque chose de plus fondamental que ce que nous voyons, pouvons manier, comprendre, mémoriser, informatiser. C'est-à-dire que le monde de l'étant, le monde de l'existant. Mais, par la même, tant que notre pensée est la pensée numérique, informatique, qui est devenue mondiale et qui recouvre l'ensemble des productions, peut être cette pensée, accroît l'oubli qui est attaché à l'être, à l'*exister*. Exister ou être, c'est apparaître comme telle ou telle chose, mais au moment où ceci apparaît et occupe notre esprit, nous oublions le fait que cela existe. Nous croyons que ce qui est important est ce qu'il y a, la chose que nous voyons, ce qu'elle est. Mais le fait même qu'elle existe, nous l'oublions, c'est mis de côté.

Donc ici, toute une problématique autour de Heidegger et Derrida, Jean-Luc Nancy, tous ces gens-là, nous amènent à réfléchir sur un oubli qui n'est plus seulement psychologique. Qui n'est plus simplement le fait de l'homme ou de son histoire, ou de la société, ou du politique. Mais un oubli plus radical qui est lié au fait même de l'*exister*, de l'*être*. Cet oubli nous interpelle, et devient plus fondamental que la mémoire elle-même. Donc cela serait une autre manière de renverser, si vous voulez en gros, la problématique, il y a la mémoire et l'oubli est son négatif. Non il y a un oubli qui est antérieur, on ne peut pas dire vraiment positif, mais qui est antérieur, plus important que la mémoire elle-même et qui n'est pas simplement un échec de la mémoire. Donc il y a tous ces thèmes-là qui sont éminemment contemporains, existentiels, ontologiques. Ce sont les questions que les philosophes, aujourd'hui, tentent d'élaborer.

FM : On voit bien ici les convergences et aussi les divergences intellectuelles. Pour un historien, évidemment, il y a une tendance actuelle, très contemporaine, notamment pour l'hypermnésie. Mais en même temps, il peut y avoir une explication des origines qui soit au-delà de celle d'histoire. Les origines c'est déjà un commencement d'histoire et on historicise aussi cela. C'est-à-dire que l'on n'est pas dans une recherche de faits de structure, de faits de structure qui n'évolueraient pas. Il y a des débats en histoire et sociologie, on est dans une histoire de l'accélération sociale et de notre rapport au passé, qui serait liée non seulement à l'accélération des innovations techniques, des nouveaux moyens techniques dont on parlait, une accélération aussi des mobilités sociales.

Les situations sociales changent de plus en plus vite, à l'échelle historique, c'est-à-dire depuis, grosso modo, 200 à 300 ans, au moins en Europe occidentale. Là où l'on pouvait, par exemple, postuler dans une société de l'ancien régime, des changements de génération en génération, les situations de changement de situation, de métier, de fortune, les changements s'accélérent dans le cours d'une vie. Et finalement les transmissions d'une génération à une autre de métiers ou d'identité sont aussi de bons indicateurs des évolutions sociales globales, ce qui se recompose au fur à mesure de plus en plus vite.

Puis enfin, c'est une accélération culturelle, les perceptions de soi changent. Et l'entrée dans l'aire du témoin, du témoignage de masse, c'est aussi, pour nous, un moyen de comprendre que de plus en plus, et de plus en plus vite, on ait le sentiment de vivre des moments révolus. Donc la perception accrue dans l'antériorité des moments révolus, qui se succèdent à un rythme plus intense que par le passé. En histoire et pour les sociologues, le rapport à la mémoire et à l'oubli est très lourdement déterminé par cela. Par la théorie de l'accélération sociale, à prendre ici dans un sens très, très large. Ce n'est pas une évolution linéaire, on parlait de Franco et autres, c'est le fruit d'une histoire très violente, très heurtée, une histoire politique. Mais de nos perceptions de nos propres identités en fonction de ce qui nous était antérieur, des moments

révolus, qu'ils soient des moments personnels, des moments familiaux, elles ont un sens social. C'est ce qui fait que, de mon point de vue, on pose aussi la question de la mémoire.

PM : On est tout à fait d'accord, il y a un sens social, mais il y a aussi un sens métaphysique. Le sens métaphysique c'est ce que l'on entend par passé. La mémoire par rapport au passé ? Mais quel passé ? Comment le pensons nous ? Il est bien évident qu'il y a une philosophie du temps derrière tout cela. Si vous êtes dans une métaphysique du temps cyclique et une métaphysique du temps qui est linéaire, avec l'idée de progrès, cela c'est la modernité cet inconnu des anciens, et donc c'est un autre passé. Donc la mémoire en tant que rapport au passé, le passé, lui-même, change, il passe, dans sa forme.

Et donc, par exemple, si nous pensons cette idée d'une histoire ouverte sur l'avenir, sur le futur, cette dimension du futur est absolument nécessaire à la stabilité d'un peuple, d'une culture, d'une civilisation. Du jour où ce futur se ferme, ce qui est peut être le cas, aussi pour nous parce que l'on vit dans une espèce de présent planétaire de mémoires immédiates et de connexions ultra rapides où il n'y a plus ni temps, ni lieu. Où les informations circulent, mais elles ne sont plus accrochées à une terre, à un lieu et à un temps précis. Donc c'est complètement déterritorialisé, comme dirait Deleuze.

Donc cela change tout, cela change complètement. Nous la philosophie du progrès, la philosophie de l'histoire rationnelle, comme l'histoire du progrès où le passé est tourné vers l'avenir, c'est cette vision-là de l'histoire, nous héritons peut être du judéo-christianisme, où vous avez une théorie du salut. Et une théorie aussi du salut du côté du peuple israélien, du peuple juif, du peuple hébreu. Avec une ouverture sur l'avenir qui est toujours très accentuée dans le judaïsme, « *n'oublie pas le futur* », c'est un des mots d'ordre du Judaïsme.

Donc là, cette vision judéo-chrétienne, est-ce que la philosophie du progrès et des lumières ce n'est pas sa laïcisation. Là, voilà peut-être un héritage européen qui nous est commun, une vision du temps, une vision de l'être, parce que l'être, on n'en peut rien dire si on ne passe pas par le temps, penser l'être et le temps ensemble. Donc voici, ici, quelque chose qui accentue l'idée que le passé change de figure et en même temps sa sphère à un niveau d'impensée. Foucault essayait de dire qu'il y avait des plages, des épistémès comme il les appelait, des archéologies, c'est-à-dire des formations de pensées qui avaient une certaine consistance et qui devenaient prédominantes à un moment donné. Elles se défaisaient au profit de nouvelles, ça se réorganise.

Donc le passé lui-même passe dans sa forme, il ne cesse de changer. Donc toutes ces questions-là, qui sont directement attenantes à la mémoire, c'est la mémoire du passé. Mais ce n'est pas le même passé forcément suivant nos épistémès.

PG : La question effectivement c'est de savoir de quel passé parle-t-on ? Dans un certain nombre de cas, c'est une façon de présenter les choses pour faire écho aux préoccupations des psychologues qui vont avoir affaire à des personnes confrontés à leur passé et des individus confrontés au passé d'une société. C'est l'individu dans la culture, question délicate, comment raccrocher la culture, la culture au sens large, c'est la culture de Freud du XIX^{ème}, c'est la culture judéo-chrétienne de l'époque. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Qu'est-ce qui rend possible, encore aujourd'hui, l'approche psychanalytique Kantienne ? C'est pour moi aujourd'hui, une grande question. Que reste-t-il du substrat qui permettait à la psychanalyse de se développer à une certaine époque. Je pense qu'il y a une évolution sociétale qui a un certain nombre de conséquences sur les individus.

L'autre aspect c'est le processus d'individualisation, par rapport à ces phénomènes qui sont collectifs. Les psychologues cognitivistes abordent les choses en termes de cognition partagée. La connaissance est située où ? Chez les individus la connaissance est située dans les objets qui, pour le coup, eux sont déterritorialisés. C'est donc effectivement des questions qui sont relativement vives. Il y a deux cas, en termes de résilience, puisque l'on parle du passé, mais le passé qu'est-ce qu'on en fait ? Est-ce que le passé c'est notre damnation ? Est-ce que c'est notre fardeau ? Est-ce que c'est quelque chose que l'on peut abandonner ? Notre identité n'est pas loin de la résilience. Est-ce que je me sens Français ? Est-ce que je me sens Européen ? Est-ce que je dois assumer l'esclavage qui a été initié par mes ancêtres ? Donc ces questions-là, la résilience collective, la résilience individuelle.

Et le deuxième terme qui est très lié au premier, c'est la stratégie de l'adaptation. Comment je m'adapte avec mes choix, avec mes souvenirs ? Comment je m'adapte aux nouvelles situations, au nouvel environnement ? Un environnement qui n'a peut-être rien à faire de la mémoire. On va penser à tous ces migrants qui, aujourd'hui, arrivent en Europe. Qu'est-ce qu'eux vont faire avec leur mémoire dans quelques années ? Je pense qu'il y aura beaucoup de questions pour les psychologues, notamment les psychologues cliniciens dans un certain nombre d'années.

Questions de la salle :

Question de la salle : C'est à partir de la réflexion de FM sur l'accélération culturelle et la mobilité sociale. Il me semble que c'est au XIX^{ème} siècle que cela prend de l'ampleur. Est-ce que ce n'est pas à ce moment-là, qu'il y a différents types de mémoire qui se mettent en place ? Je pense à la mémoire nationale, la III^{ème} république. Là ce n'est pas une mémoire blessée, c'est une construction identitaire. Et je pense aux mémoires des autres groupes sociaux, et il me semble que c'est à la fin du XIX^{ème} siècle, qu'il y a, une sorte de regard très nostalgique tourné vers le passé. Je pense justement aux poètes décadents, éventuellement à Proust, bien que lui trouve l'écriture tournée vers l'avenir, comme une mémoire dynamique. Donc est-ce que ce n'est pas lié justement à un moment particulier de l'histoire ? Je voulais juste rajouter, par rapport à ce qu'à dit PM sur la question d'identité, il me semble que les mémoires sont fondées justement sur des mémoires collectives, elles sont fondées sur des besoins de constructions identitaires, mais il me semble qu'il y a une exploitation politique du besoin d'identité.

FM : Oui cette accélération culturelle, accélération des innovations techniques et la perception des innovations techniques, c'est le XIX^{ème} siècle. Cela a été bien dit aussi par PM et PG, c'est aussi le siècle de la perception du temps. Nous avons aussi un temps de transition entre 1750 et 1850, selon les pays, selon les processus que l'on observe. C'est le moment, je dirais, où l'on change aussi de repères moraux, par une morale essentiellement qui renvoie à une forme de transcendance, des morales laïcs possibles. Ce n'est pas uniquement des coïncidences, on est d'accord. Les constructions identitaires, là, évoluent. Mais elles évoluent aussi dans le rapport tout simple à la lecture, à l'écriture. On devient plus facilement acteur de l'histoire de sa vie dès que l'on veut la transmettre, ne serait-ce que par les journaux intimes ou pas intimes, les mémoires de soldats de l'empire. On voit bien ici une sorte de basculement qui s'opère avec l'entrée du livre. Pour des collègues, cette accélération a été de plus en plus forte.

PM : Très rapidement sur l'identité, l'identité c'est un récit que l'on peut se raconter en commun. Est-ce qu'un peuple, une société, peut subsister, vivre sans qu'il ait un récit commun, c'est à dire partagé ? Donc sans se rapporter à son passé, voilà ce que l'on appelle l'identité. Cette identité, elle n'est pas seulement identitaire au sens péjoratif. C'est une exigence, semble-t-il, c'est un besoin de chaque société. Quand est-ce que cela devient identitaire ? Sans doute dans l'excès ou dans une manipulation de ce processus, de cette exigence. Voilà comment je répondrai à la question. Avant, on peut montrer qu'avec la III^{ème} république, c'est un autre type d'identité qui se construit, celle du citoyen de la république. Mais avant il y avait une identité, une identité comme peuple de dieu, comme nation. La fête de la Fédération après la révolution Française, où le roi est

encore là, ils ont le sentiment de former une unité, de former un peuple. L'identité chez les Athéniens, chez tous les peuples, ils ont une identité parce que c'est une exigence politique et sociale.

Maintenant quand est-ce que cela devient identitaire au sens péjoratif ? Parce que l'on peut soupçonner faire jouer de cette identité, lui donner des buts qui sont d'un point de vue politique, répréhensibles. Mais cela ne veut pas dire que l'on peut se passer d'identité. Parce que sans identité, aucun individu ne tient le coup. Donc si l'Europe veut se constituer avec une Europe politique, il faudra bien qu'elle ait une identité. Mais comment elle va faire cette identité, si elle ne se rattache pas à son passé ? S'il n'y a pas une reprise critique ouverte sur l'avenir ? Nous avons des identités ouvertes, nous avons des identités closes. En lisant Bergson : *les deux sources de la morale et de la religion*, il y a des ensembles clos, fixes, fermés, et puis on a des identités, des ensembles ouverts. Donc l'identité, il y a une confusion dans le langage.

PG : Le problème de l'identité est complexe et devient problématique me semble-t-il quand l'identité est *essentialisée*. *Essentialisation* de l'identité, c'est-à-dire dire que l'identité doit exister, ce qui revient à dire que l'identité doit exister avant même que l'individu ait expérimenté l'histoire, fabriqué sa propre histoire. Ce n'est pas très clair dit comme cela, mais je le disais à la fin de mon propos sur les perspectives en psychologie, c'est le lien, mis en évidence pas la neuropsychologie, entre souvenir, commémoration et anticipation.

Faire l'Europe ce n'est pas forcément aller chercher dans le passé de tous, pour construire quelque chose. C'est déjà une question de projet, enfin c'est aussi une question de projet. On peut faire une identité commune effectivement, on a un vécu commun. Un collègue historien avait fait un travail, je crois, sur tout ce qui était commun dans les systèmes éducatifs en Europe, la préoccupation pour le développement, l'épanouissement de la personne, bien plus tard, la socialisation par la révolution, bien plus tard la professionnalisation. Cela, c'est les pré-caractéristiques des systèmes éducatifs Européens, en gros les idées partagées dans nos systèmes éducatifs Européens, ce sont ces trois idées là.

Alors effectivement cela peut faire socle, et à partir de ce socle, il y a une identité qui se construit et qui mérite d'être confortée. On a parlé des soldats de l'empire, on a parlé des poilus, qu'est-ce qui a fait l'identité des soldats de l'empire, des vétérans de la seconde guerre mondiale ? C'est l'expérience commune du vécu de ce conflit. L'identité n'était pas pré existante aux poilus. Les poilus partageaient un certain nombre de choses, mais souvent dans leur villages, ils avaient beaucoup de différences avec ceux du village voisin. Le samedi soir au bal, ils se tapaient dessus, mais ils ont fait la guerre les uns à côté des autres, et cela, effectivement, participe à la construction d'une identité commune.

Donc cela, c'est un problème que l'on a souvent dans nos sociétés modernes, c'est de mélanger un peu les choses. De considérer que, parce que l'on vient de tel endroit, lorsque l'on vient de tel autre endroit, on doit avoir telle ou telle identité. La plasticité cérébrale montre que les choses se reconfigurent à longueur de temps. On peut les aider à se reconfigurer par notre propre action.

Question de la salle : Merci à vous trois, merci à Jean Robert et merci aussi à nous tous auditeurs. Merci à des gens qui essaient de travailler, excusez-moi de reprendre le premier thème de l'Université Populaire qui est celui de faciliter le travail. Si aujourd'hui on se trouve ici, moi je me pose la question de l'identité ici. Qu'est-ce que chacun d'entre nous essaye d'être, maintenant, en ce moment pour essayer de faire durer ce que l'on a là ? Je pourrais multiplier toutes sortes d'approches pour poser des questions dans ce sens-là, mais je m'en remets au psychologue. Je vais essayer de vous faire approcher quelque chose que j'ai appris en travaillant ici, c'est le rôle de l'imitation. Est-ce que tu pourrais Philippe ou les deux Philippe nous jouer un petit scénario sur l'imitation, dans la mémoire, dans l'oubli, dans le souvenir ?

PG : L'imitation effectivement joue un rôle essentiel dans les apprentissages, et je vous l'ai dit d'entrée, la mémoire est liée à des zones de fonctions intellectuelles, notamment à des capacités dans les activités de nos travaux d'apprentissage. L'apprentissage dans sa dimension sociale, effectivement, je vous recommande les travaux de Jean-Paul Colin. Dans notre quotidien, nos façons de nous comporter sont très fortement dépendantes de ce que nous avons pu voir faire autour de nous, avec ces phénomènes paroxystiques, par moment, qui débouchent sur des catastrophes. Je pense à des catastrophes humaines, je pense à ces foules qui peuvent s'emballer autour d'un problème et cela peut se terminer dramatiquement. L'imitation, c'est aussi, la façon dont les enfants vont petit à petit se construire. Si les parents devaient tout leur dire, ce serait trop compliqué, les gestes sont grandement évocateurs et un outil très important pour la construction de la connaissance.

PM : Par rapport à cette notion de l'imitation, on est reporté du côté de la psychanalyse sur la question de l'identification. Tu t'identifies, c'est-à-dire tu imites celui à qui tu t'identifies, c'est une imitation. Tous les problèmes de la formation, l'image du moi par l'identification à des personnages qui ont été ceux de ton histoire.

Question de la salle : Ce qui me pose problème, c'est que j'ai entendu parler de technologies, au pluriel, de la mémoire. Mais ce ne sont pas des technologies de la mémoire. Ce sont des technologies qui nous permettent de stocker un certain nombre de données, de plus en plus grandes, de plus en plus importantes, mais cela n'agit pas comme une mémoire. Si l'on ne va pas la solliciter, elle va rester dans son coin, dans son disque dur, elle ne travaillera pas comme une mémoire.

Deuxièmement, la pensée informatique, mais l'informatique n'a pas de pensée, et la pensée ne peut pas être informatique.

PM : Je veux bien répondre. Cela dépend ce que tu entends par mémoire. Si par mémoire, tu commences par dire que tu entends ressouvenir, acte de se ressouvenir, effectivement on ne peut pas l'employer pour les ordinateurs. Mais si par mémoire tu entends du stockage d'informations, il y a une mémoire gigantesque et planétaire, qui est celle du numérique.

L'autre question de la pensée informatique, au sens que c'est une non pensée, nous sommes d'accord. C'est une pensée qui calcule, qui connecte, elle fait des calculs. Mais justement, la question c'est de savoir si l'humain, peut, dit-on s'épanouir, c'est-à-dire réaliser ce qui est proprement humain avec ce type de pensée. Or, si cette pensée devient prédominante, qu'elle envahit tous les secteurs de la culture, tu vois bien qu'il y a un problème énorme. C'est-à-dire une pensée qui n'en est pas une, une pensée *calculante* comme dit Heidegger. Elle calcule, les ordinateurs calculent.

Question de la salle : Tu ne me feras jamais croire, qu'un ordinateur fait travailler sa mémoire comme un être humain fait travailler sa mémoire.

PM : Bien sûr, tu as tout à fait raison. Mais c'est parce que c'est différent, que nous posons la question de cette suprématie, de cette hégémonie de ce type de mémoire. Et donc de pensée qui est inscrite en elle sous forme de calculs ultra rapides.